

La construction de la patrie *oriental*¹ dans deux œuvres d'Eduardo Acevedo Díaz

Eduardo Acevedo Díaz, auteur des romans objet de notre étude, naît en 1851. Il appartient à la génération positiviste, mais garde des traces du romantisme. Il vit une époque marquée par les guerres civiles en Uruguay, son pays d'origine.

Nous allons nous occuper principalement de deux de ses romans historiques : *Ismael* de 1888, et *Grito de gloria* de 1893. C'est-à-dire que les événements racontés dans ces romans se sont produits quelque 80 ans plutôt. Il existe, donc, une distance importante entre l'époque du discours narratif et celle de la vie de l'auteur ainsi que de l'acte narratif.

Dans ce travail, nous allons nous consacrer tout particulièrement à la notion de patrie dans les deux œuvres, en faisant abstraction d'autres aspects faute de place.

La patrie région

Dans *Ismael*, la patrie apparaît directement liée à l'amour du « locus », et à la liberté individuelle instinctive. La période traitée dans cette œuvre comprend les quelques mois qui séparent le début du soulèvement contre l'Espagne dans la campagne de la région de la Banda Oriental, (l'actuel Uruguay) en février 1811, de la bataille de Las Piedras, contre l'armée espagnole, du mois de mai de la même année et remportée par Artigas, héros de la première étape révolutionnaire.

Les idées européennes, et en particulier les théories françaises et nord-américaines sont connues seulement par les intellectuels de l'époque, c'est-à-dire les enfants des familles patriciennes qui souvent étudient les lois. José Artigas appartient à cette classe sociale et il

¹ Cet adjectif vient de Banda Oriental, nom qui désignait jusqu'au XIX^e siècle l'actuelle República Oriental del Uruguay. Aujourd'hui Oriental est synonyme d'Uruguayen.

forge sa pensée dans les lectures des philosophes français et dans celles de l'esprit et la pratique constitutionnelle des Etats-Unis d'Amérique.

En effet, dans les premiers chapitres d'*Ismael*, Artigas apparaît accompagné des moines franciscains. Ce sont ceux-ci qui éduquent, à cette époque, les jeunes des classes sociales élevées de la ville, parmi eux Artigas lui-même. Plus loin dans un dialogue entre Franciscains, l'un d'entre eux indique que les idées françaises ont trouvé bon accueil dans la « jeunesse réduite illustrée » et signale que lui-même lit Rousseau, et que ses théories font l'objet de discussions entre les membres de la congrégation. Ces idées arrivées par l'Atlantique sont descendues vers le sud du continent américain depuis le vice-royaume de la Nouvelle Grenade (Colombie).

Acevedo Díaz souligne principalement un autre aspect et une autre perception, celle des humbles. Les hommes et les femmes, les *gauchos* qui luttent avec Artigas, ressentent de manière instinctive l'amour de la patrie et le désir de liberté. Il s'agit d'une patrie région.

Le « sentiment local » de la foule de la campagne fut façonné par l'isolement dans lequel elle vivait. Le cercle étroit de la patrie que l'homme pouvait embrasser du regard, l'égoïsme féroce pour la contrée et le district, furent le germe de la décentralisation future, et en même temps, l'élan originaire d'une vie indépendante et souveraine née dans la source obscure de l'arrogance démesurée.²

Cette conception de la patrie comme région suppose la solitude de la pampa, des immenses extensions de terres vierges où paissent paisiblement des milliers de têtes de bétail, richesse fondamentale. Ainsi, la solitude de la campagne est à l'origine de l'attachement au coin où on vit. Sa petitesse met en valeur sa dimension humaine.

Le sentiment d'attachement naît, grandit, vit dans une parcelle minuscule puisqu'elle peut être embrassée du regard. C'est à travers ses sens que le *gaucho* s'imprègne de sa terre. Les termes employés par le narrateur « isolement », « cercle étroit », « égoïsme féroce », « arrogance

² La vida del aislamiento formó en las muchedumbres de los campos el 'carácter local', el círculo estrecho de la patria al alcance de la mirada, el egoísmo fiero del pago y del distrito, germen de la descentralización futura, y a su vez, arranque originario de una vida independiente y soberana en la oscura fuente de las soberbias cerriles.

E. Acevedo Díaz, *Ismael*, Madrid, Ediciones de Cultura Hispánica, 1991, p. 96.

démessurée » renferment un contenu sémantique plutôt négatif, cependant, tel qu'il les présente, ils se chargent positivement puisqu'ils sont l'essence du sentiment d'indépendance. En effet, l'adjectif « féroce » désigne l'animal cruel, impitoyable qui attaque les autres pour les dévorer ou les dépecer, il s'agit d'un animal qui n'est pas dompté, qui vit à l'état sauvage. Il est le roi et seigneur de ces terres solitaires et il y vit en maître absolu. Ces images s'opposent à la sociabilité citadine telle qu'elle est conçue à l'époque. Ces adjectifs qualifient des noms qui ont eux aussi, un contenu sémantique négatif : « égoïsme », c'est-à-dire l'attitude de celui qui ne pense qu'à lui-même, à ses propres intérêts et « arrogance », qui indique un sentiment de supériorité, mais que le narrateur revêt, là encore, d'une charge sémantique positive. Nous voyons donc que l'instinct, l'amour naturel pour la liberté est mis en valeur. De la même façon que les fauves défendent leur territoire, le *gaucho* défend le sien instinctivement. C'est pour cela que, tout au long des romans, nous retrouvons l'homme vivant en contact étroit avec les animaux, il cohabite avec eux dans une union quasi totale. Le *gaucho* représenté par Ismael, qui donne son nom à ce roman, souvent poursuivi par la loi, vit dans la forêt avec les animaux, et il apprend d'eux tout ce qu'il lui faut pour survivre dans un milieu hostile. L'homme est un produit du climat et de l'environnement (cette idée peut lui venir aussi bien de Montesquieu que de la doctrine positiviste). La lutte permanente avec le milieu sauvage et inhospitalier, crée en lui la conscience de sa force, de ses possibilités, et de son indépendance individuelle.

Dans la description de la patrie région, le narrateur fait allusion à la « décentralisation future », concept qui ne sera pas éclairci dans le roman.

Cette passion locale constitue la force qui le pousse à combattre l'Espagnol. Il s'agit de l'élan premier, l'instinct vital. Bien que ce sentiment local soit individuel et égoïste, il est en même temps, collectif. Il faut remarquer que le narrateur parle de « la foule de la campagne ». Cette désignation contribue à créer l'image d'un ensemble nombreux et amorphe dans lequel se trouvent toutes ces individualités imbues d'orgueil, à la recherche d'un objectif commun. Pour cette foule, la patrie n'est pas une notion, ni un concept, c'est quelque chose de naturel, c'est la communion avec le lieu où elle habite, avec lequel elle a un contact physique, qu'elle connaît, qu'elle voit, qu'elle touche... et dans lequel personne ne doit entrer. Le narrateur revendique la masse émancipatrice. Elle n'est pas seulement porteuse de la nationalité mais aussi de la vitalité sociale.

Peu après dans *Ismael*, le narrateur omniscient, derrière qui on peut aisément percevoir les idées d'Acevedo Díaz, continue son analyse dans le même sens :

L'amour pour la terre vierge dans la masse inculte, fut le point de départ de la conflagration. Sans cet amour local ou attachement tenace et fanatique pour la motte de terre, pour la région, pour le district, pour la province ; sans cet esprit d'attachement indomptable au lieu où ils sont nés [...] et qui les poussait dans le combat sans jamais les amalgamer aux étrangers [...] le mouvement initial aurait souffert de sérieux revers dans la Banda Oriental et il aurait été même étouffé par l'élan d'une puissance irrésistible. Ces violentes passions étaient fatalement nécessaires à la grande idée initiale.³

La primauté de l'amour local et de la passion incontrôlable et intolérante pour cette région est plus clairement mise en valeur dans le paragraphe précédent parce que sans eux, étant donné la supériorité de l'ennemi, l'élan révolutionnaire aurait échoué. L'autre, quel qu'il soit, est l'étranger, l'élément de rupture par excellence. On peut conclure de ce que nous venons de dire que, les idées, moment plus élevé dans l'élaboration d'une pensée, ont besoin de l'instinct pour pouvoir survivre. Le narrateur omet de signaler que cette force nécessaire, étant donné que ce sont les soldats qui se battent et non pas les officiers, a été dirigée, manipulée par des hommes qui avaient une culture et un bagage d'idées : le soubassement d'un projet national. Le narrateur avait déjà affirmé, que cette passion locale «[...] constituait le fondement de la désobéissance et la source inépuisable des révoltes héroïques [...] »⁴. Et il indique enfin que cette passion locale et ces instincts étaient « [...] des forces plus vives et énergiques que les idées, et par là même d'une action plus rapide capable de détruire jusqu'aux fondations l'édifice vétuste sans laisser la moindre pierre »⁵.

³ El amor de la tierra virgen en la masa inculta, fue el punto de arranque de la conflagración. Sin este amor local o encariñamiento tenaz y fanático por el terrón, por el pago, por el distrito, por la provincia ; sin este espíritu indomable de localismo [...] y [que] los movía en la lucha sin amalgamarlos jamás con los extraños [...], el movimiento inicial habría sufrido en esta banda serios contrastes, y aun habría sido sofocado al empuje de un poder incontrastable. Para esa grande idea inicial, eran fatalmente necesarias estas violentas pasiones.

Ibid., p. 324.

⁴ « [...] constituía el fondo de la desobediencia, y la fuente inagotable de las rebeldías heroicas [...] ».

Ibid.

⁵ « [...] eran fuerzas más vivas y enérgicas que las ideas, y por lo mismo de acción más rápida para demoler hasta en sus cimientos el edificio vetusto sin dejar piedra sobre piedra. ». *Ibid.*

Observons qu'une dichotomie entre « instincts » et « idées » est introduite dans le discours narratif. Les deux termes ont un rapport avec la lutte contre l'Espagnol et la défense de la région (*pago*), mais le premier a le pouvoir de provoquer un changement radical beaucoup plus important que le second, ceci est souligné par l'image apocalyptique de destruction. Le fait que, pour ces hommes, la lutte pour l'indépendance et pour la liberté ne soit pas une question de théorie mais plutôt une expérience vitale, est mis en valeur. Pour le narrateur, l'instinct prévaut sur l'idée. On peut critiquer cette conception, parce qu'elle oublie que l'on ne construit pas une patrie, seulement avec la passion locale, c'est insuffisant pour esquisser un projet national. L'élaboration intellectuelle est indispensable et le moteur de cette tâche est une culture politique. Le rôle d'Artigas serait, justement, celui-là.

En effet, d'un point de vue strictement historique, dans la brève période de 1815 où la campagne uruguayenne et la ville de Montevideo sont sous le commandement du caudillo oriental, celui-ci essaye d'organiser la campagne afin de la transformer en source de richesse ce qui demande une main d'œuvre stable et donc il prend des dispositions afin de l'obliger à s'installer. Le *gaucho* est le travailleur nomade de la pampa de l'élevage, il n'est pas un agriculteur, et c'est ainsi qu'il apparaît dans les romans d'Acevedo. Nous constatons donc, que cet instinct de liberté, cette tendance à la désobéissance, ce caractère nomade de l'activité du *gaucho*, dont l'auteur d'*Ismael*, fait l'éloge, sont difficilement conciliables avec la société qu'on essaye de construire. D'autre part, étant donné que dans cette œuvre prédomine la focalisation sur la masse pauvre et inculte, on passe sous silence l'attachement à ces terres des *criollos* (les Espagnols nés en Amérique) et leur opposition à la domination espagnole contraire à leurs intérêts. En effet, on reproche à l'Espagne le monopole du commerce, le fait que les postes les plus importants sont dans les mains des péninsulaires, la non-circulation des idées, pour ne citer que quelques aspects. L'aspiration à l'indépendance, le combat contre l'Espagnol surgit des cercles d'intellectuels dans le sens large du terme, de ces cercles dont notre auteur est le descendant, et non pas de la masse de *gauchos*.

Comme nous l'avons déjà indiqué, l'intrigue d'*Ismael* se situe dans la période de la geste d'Artigas et le narrateur assure clairement que les origines de la patrie se trouvent à ce moment là et avec les caractéristiques que nous avons signalées. C'est-à-dire que si nous considérons, légitimement, qu'Acevedo Díaz partage les opinions du narrateur, son analyse est différente, contraire même, à celle d'autres intellectuels de sa génération. Certains de ces

intellectuels considèrent que la patrie et le sentiment d'appartenir à ces terres-là, naissent après la déclaration d'indépendance du 25 août 1825.

Face à toutes ces affirmations catégoriques de l'écrivain oriental, on ne perçoit pas très clairement quelle proposition se cache derrière cet éloge de l'amour local. S'agit-il de l'autonomie, d'une union relâchée avec les autres provinces du Río de la Plata, organisées dans une sorte de fédération calquée sur le modèle des Etats Unis ou bien, cette étape de la lutte présuppose le désir d'une indépendance totale ? Il nous semble que cette dernière conviction prévaut dans le texte.

Fédération ou indépendance

Cette patrie région, avec des limites précises apparaît plus tard, dans le roman *Grito de gloria* qui raconte la période allant du début de 1825 jusqu'à la bataille de Sarandí, (contre le Brésil et remportée par les *orientales*) le 12 octobre de la même année. C'est un moment historique très différent du précédent même si les événements qui s'y produisent en sont la conséquence.

Permettez-nous d'introduire maintenant, une brève parenthèse sur l'histoire tourmentée de ces régions. A la fin de la période coloniale, Montevideo et sa campagne, appelés Banda Oriental, car ils se situent à l'orient du Río de la Plata, par opposition à l'Argentine située dans la *banda* occidentale, font partie du Vice-royaume du Río de la Plata, dont la capitale est Buenos Aires. C'est dans la capitale que commence la lutte contre l'Espagne.

Dans ces terres, la lutte révolutionnaire va se compliquer à cause du centralisme de Buenos Aires et de l'ingérence de la cour de Portugal qui, fuyant Napoléon, s'est réfugiée au Brésil. Ainsi, pour la Banda Oriental le problème est double : le désaccord avec Buenos Aires et l'expulsion de l'envahisseur portugais d'abord, brésilien ensuite.

José Artigas est le chef de ce combat dans la Banda Oriental. Une fois l'Espagnol vaincu, est définie plus clairement l'opposition entre Artigas et Buenos Aires. L'ancienne capitale du vice-royaume essaye d'imposer une organisation unitaire et centraliste, dominée par la ville de Buenos Aires, tandis que presque toutes les autres provinces proposent le système fédéral. Artigas est l'un des plus fervents défenseurs de cette solution, il sera nommé par ces provinces « Protector de los Pueblos Libres » (le Protecteur des Peuples Libres). Buenos Aires

ne peut pas tolérer cette situation et décide de se débarrasser du caudillo *oriental*. C'est ainsi que le gouvernement de la ville voit d'un bon œil l'invasion portugaise de la Banda Oriental, car cela peut lui permettre d'en finir avec le mouvement autonomiste de cette région.

En 1816 la Banda Oriental est envahie par le Portugal. Artigas et ses lieutenants résistent. Le Portugal finit l'invasion de l'actuel Uruguay en 1820. Les mouvements de résistance échouent. Artigas part au Paraguay et disparaît à jamais de la scène politique. Les patriotes *orientales* émigrent vers Buenos Aires et s'y réorganisent.

Nous allons analyser, dans *Grito de gloria*, contrairement à ce que nous avons fait dans *Ismael*, et parce que le roman l'exige, l'opinion de l'élite dirigeante. Dans un dialogue entre Manuel Oribe et Juan Antonio Lavalleja, jadis lieutenants d'Artigas et personnages historiques clés dans la dernière étape de la geste révolutionnaire, sur laquelle nous reviendrons, ce dernier s'exprime ainsi : « Nous pouvons être une nation indépendante. Nos compatriotes ne veulent pas être autre chose qu'orientales »⁶.

Cette affirmation permet à son interlocuteur d'indiquer en pensant à l'Argentine :

J'ai toujours cru que notre belle terre séparée de celle-ci et des autres par de grands fleuves et par l'océan, est destinée à s'enfermer dans ses limites naturelles et à vivre grâce à ses propres efforts et l'amour de ses enfants.⁷

La différence fondamentale avec la première partie de cette étude, c'est que le narrateur ne se focalise plus sur le *gaucho* barbare de la campagne mais sur Manuel Oribe, un militaire de carrière, un homme cultivé. Il sera membre éminent du *Partido Blanco*, le parti politique dont fera partie notre auteur. Oribe représente le pôle totalement opposé au *gaucho* : culture contre inculture, discipline contre désobéissance innée.

⁶ « -Nación independiente podemos ser. Los paisanos no quieren ser más que orientales ».

E. Acevedo Díaz, *Grito de gloria*, Montevideo, Ediciones de la Banda Oriental, 1964, p. 16.

⁷ -Siempre he creído que nuestra hermosa tierra separada de ésta y de otras por grandes ríos y por el océano, está destinada a encerrarse dentro de sus naturales límites y a vivir de sí misma, con sólo el amor de sus hijos.

Ibid., p. 17.

La précision des obstacles naturels, fleuves, océan, sert à fixer les limites d'un territoire très précis, un peu plus grand, quand même, que le *pago*, la région du gaucho, mais avec les mêmes caractéristiques, pour « s'enfermer », s'isoler, se séparer de ce qui les entoure. Dans cette phrase l'allusion à l'Argentine et au Brésil est évidente.

Nous constatons donc qu'un territoire bien délimité est reconnu comme patrie. Le sentiment de nationalité est intimement lié à l'attachement à la terre où l'on vit, mais avec une dimension plus rationnelle, plus élaborée et plus large que celle du précédent roman. Remarquons que la brève phrase prononcée par Lavalleja met l'accent sur l'indépendance de la Banda Oriental, l'adjectif « oriental » permet d'introduire la notion de nation séparée de l'ancien ensemble colonial, opposée donc à la région occidentale.

Le groupe auquel appartiennent ces deux militaires prépare et réussit, le 19 avril 1825 le débarquement des Treinta y Tres Orientales sur les côtes uruguayennes, (les « Trente Trois » nom qui leur vient de leur nombre) à sa tête se trouve Juan Antonio Lavalleja. Peu de mois après, un gouvernement provisoire est créé, et le 25 août, la Banda Oriental se déclare indépendante du Brésil et décide en même temps son intégration aux Provincias Unidas del Río de la Plata, (l'actuelle Argentine) et choisit le drapeau national.

Ce sont les réflexions de ce groupe de patriotes exilés, qui se prépare à revenir à la Banda Oriental que raconte Acevedo Díaz au début de *Grito de gloria*.

Le commandant Oribe analyse la situation internationale du moment et constate que les *orientales* tout seuls ne peuvent pas faire face à la puissance brésilienne et l'entreprise de se libérer de l'envahisseur serait impossible. Il propose donc que cette bande réintègre les Provincias Unidas, c'est-à-dire, qu'elle s'unisse à nouveaux aux provinces de la bande occidentale.

Après maintes réflexions Lavalleja pose la question à ceux qui assistent à la réunion :

« [...] êtes-vous d'accord pour que nous proclamions notre annexion, forcés par la situation, en laissant au temps le soin de confirmer ou non cette grave décision ? »⁸

⁸ [...] están ustedes conformes en que proclamemos la anexión, como cosa necesaria, dejando al tiempo que confirme o no este acto tan grave ? *Ibid.*, p. 19.

D'après le roman c'est cette difficile situation qui mène à l'intégration. C'est un élément tactique, avec le but exclusif d'obliger Buenos Aires à aider les *orientales* dans la lutte contre le Brésil. Il ne s'agit pas d'un désir sincère d'annexion, de revenir à l'ensemble antérieur. La fin de la phrase de Lavalleja est surprenante car, d'une certaine manière, on laisse au hasard la décision du statut final de la région.

Plus loin deux personnages fictifs, péninsulaires, parlent de la déclaration d'intégration aux Provincias Unidas et l'un d'entre eux, père du protagoniste principal de *Grito de gloria*, Luis María Berón, qui combat à côté d'Oribe, s'exprime de la façon suivante : « [...] cela voudrait dire que les natifs de cette région ne souhaitent absolument pas être indépendants ? Mais non, M. de Camaño : Vous commettez une lamentable erreur ! »⁹. Cette intervention a la particularité d'explicitier, à travers les phrases négatives, l'apparente contradiction entre l'union acceptée à contre cœur et l'indépendance si désirée et toujours retardée du reste du Río de la Plata.

Et il ajoute :

En revanche, si vous me dites que se sentant faibles entre deux pierres à moulin, se rendant compte qu'ils vont être broyés, ils se sont résolus à la réintégration aux provinces unies, d'accord, oui monsieur, entièrement d'accord avec vous.¹⁰

Après avoir souligné le désir naturel d'indépendance des *orientales* poussés par ce sentiment d'amour pour la région que nous avons déjà analysé, l'intégration est justifiée, une fois encore, comme tactique, imposée par les circonstances défavorables, un petit territoire entre deux géants, clairement suggéré par la métaphore des pierres à moulin ainsi que par le participe « broyés » annonçant l'anéantissement total.

⁹ « [...] ¿ querría eso decir que los nativos no anhelan ser en absoluto independientes ? ; No, señor de Camaño : va usted en error lastimoso ! ». *Ibid.*, p. 170.

¹⁰ Ahora, que usted me diga que sintiéndose débiles entre dos piedras de molino, notando que van a ser machucados se resuelvan a la incorporación a las otras provincias, de acuerdo, sí señor ; de completo acuerdo. *Ibid.*

Dans un entretien entre Luis María Berón et Manuel Oribe, ce dernier donne sa position personnelle :

L'autonomie totale sans contraintes ni engagements, le pays seul et libre, tel que nous le rêvons nous, tous ceux qui continuons à lutter, est une belle illusion qui s'évanouit dès que l'on mesure la portée de notre effort.¹¹

La position d'Oribe semble réaliste. L'indépendance totale, c'est-à-dire se débarrasser des Brésiliens qui occupent le pays et se séparer des provinces de l'autre côté du Río de la Plata afin de devenir un pays souverain est impossible dans de telles circonstances et l'annexion s'impose.

D'après le narrateur, derrière lequel se cache l'auteur lui-même, le désir d'être un pays indépendant, différent, de l'Argentine, est présent chez ces *orientales* dès le début des luttes d'Artigas, contre l'Espagne et perdure pendant la période racontée dans *Grito de gloria* où s'ajoute le désir de se libérer du Brésil. Cette continuité est représentée par le drapeau. Effectivement, le drapeau que les Treinta y Tres orientales arborent est celui d'Artigas, avec quelques modifications. Cependant, le narrateur insiste sur la valeur de symbole qu'il a pour tous ceux qui luttent. Luis María Berón parle de ce drapeau en ces termes :

C'est avec ce tissu que la nationalité avait commencé à se tisser et certaines nationalités se tissent au début avec des âpretés semi barbares qui sont les plus résistantes à la décadence qui corrompt et dissout. Les paysans belliqueux reconnaissent-ils un autre drapeau ? Ce dernier était celui qui, malgré des guerres dévastatrices, parlait à leurs passions avec l'éloquence d'une harangue quelques instants avant la charge, d'une récompense pour les efforts après la victoire... Rien que d'imaginer que maintenant il ne soit pas l'emblème d'un pouvoir propre, le charme de son prestige se voile ; symboliserait-il le sacrifice des faibles en honneur de la grandeur étrangère, l'éternelle tutelle du plus fort [...] ?¹²

¹¹ La autonomía completa sin reatos ni compromisos, el país solo y libre, es una ilusión hermosa que se desvanece a poco de medir el alcance de nuestro esfuerzo. *Ibid.*, p. 189.

¹² [...] Con su tela se había empezado a tejer la nacionalidad, y ciertas nacionalidades se tejen al principio con crudezas de semi-barbarie, que son las que más resisten a la decadencia que corrompe y disuelve. [...] ¿ Conocía

Les deux principales idées développées par Acevedo Díaz dans ses romans historiques : la naissance du sentiment de nationalité et le désir d'indépendance totale pendant la geste d'Artigas et après, se trouvent réunies dans la réflexion antérieure d'après laquelle le drapeau tisse, construit la nationalité en même temps que cette nationalité est symbolisée par celui-ci. Il est essence et conséquence, idée, dans le sens platonicien du terme et symbole. Il faut souligner que celui qui s'exprime ainsi n'est autre que le principal personnage fictif de *Grito de gloria*, membre des classes dominantes de la ville, représentant des intellectuels et alter ego de l'auteur.

Avec cette vision si personnelle, mais qui est à la fois, sans aucun doute, celle de l'auteur, Berón parle des gens de la campagne de l'extérieur. Il les décrit comme un peuple inculte pour qui le seul fait de voir le drapeau est suffisant pour enflammer son courage. Tous ces aspects se rejoignent dans l'idée de fond : Le drapeau symbolise l'indépendance. Dans cette distance évidente du narrateur par rapport à l'adhésion naïve des gens incultes à un drapeau, on peut percevoir une petite dose de supériorité.

Conclusion

otra bandera el paisanaje belicoso ? Esa era la que a pesar de asoladoras guerras, hablaba a sus pasiones con la elocuencia de una arenga momentos antes de la carga, de un premio a sus afanes después de la victoria...Al pensar que no fuera ahora emblema de un poder propio velábase el encanto de su prestigio ; ¿ simbolizaría el sacrificio de los débiles en obsequio a la grandeza ajena, a la eterna tutela del más fuerte [...] ?

Ibid., p. 58-59.

Contrairement à ce qu'affirme Eduardo Acevedo Díaz, le but principal d'Artigas n'est pas la création d'un pays indépendant, séparé des Provinces Unies. L'expérience nord-américaine a eu beaucoup d'influence sur lui, et il est le défenseur du système fédéral, à côté d'autres provinces (Entre Ríos, Corrientes, Misiones, Santa Fe). Effectivement, le système conçu par Artigas s'appuie sur la première Constitution des Etats-Unis, en particulier sur les articles de la Confédération et Union Perpétuelle de Philadelphie de 1777. De plus, ce qui caractérise le fédéralisme d'Artigas est le désir d'une importante autonomie de chaque province dans un ensemble plus large, de même qu'il aspire à établir un régime démocratique républicain. Ces positions provoquent d'importants désaccords avec Buenos Aires qui souhaite, d'une part, continuer à être la capitale des territoires qui faisaient partie de l'ancien vice-royaume du Río de la Plata et d'autre part, défendre le centralisme sans oublier que la forme de gouvernement est encore, à l'époque, un sujet de débat.

Il faut préciser que la volonté argentine de conserver l'unité des anciens territoires du vice-royaume et les prétentions du Brésil sur les terres de la Banda Oriental provoquent des affrontements permanents et une grande instabilité dans la région.

Afin d'imposer la paix, l'Angleterre décide d'intervenir dans le conflit. Elle propose la création d'un état indépendant, séparé du Brésil et de l'Argentine, un « état tampon ». De cette manière, la grande puissance du XIX^e siècle espère calmer les deux grands voisins, obtenir la stabilité nécessaire au commerce et introduire ses produits dans ces marchés, à travers les deux ports du Río de la Plata : Buenos Aires et Montevideo.

Par conséquent, en 1828, la Banda Oriental est déclarée indépendante. Ce nouvel état est imposé par la diplomatie anglaise, sans causer préjudice aux sentiments contraires ou favorables qui pouvaient s'exprimer sur les deux rives du Río de la Plata.

Nous pouvons constater donc que l'auteur utilise des événements historiques selon sa convenance. On pourra nous faire une objection car il s'agit de fiction et non pas d'histoire, cependant, dans certains chapitres des romans qui prétendent être exclusivement historiques, ainsi que dans des œuvres, du même auteur, purement historiques telles que *Epocas militares en los países del Plata* de 1911 et *El mito del Plata, comentario al último juicio del historiador Mitre sobre Artigas*, de 1916, on retrouve cette interprétation profondément subjective des faits, interprétation que les événements ne semblent pas confirmer.

Eduardo Acevedo Díaz écrit ses romans historiques avec le but de raconter l'histoire de son pays mais en utilisant les documents historiques avec des omissions, avec un certain arbitraire

et un esprit sélectif assez discutable. Il y cherche les racines du sentiment de nationalité et du désir d'indépendance. Dans cette recherche, il privilégie certains aspects ou moments où il croit trouver les explications qui l'intéressent.

L'écriture et la publication de ces romans à la fin du XIX^e siècle quand l'Uruguay est la proie des guerres fratricides, révèlent, peut-être non seulement un avis sur le passé mais aussi, en même temps, son utilisation afin d'appeler à la concorde, de ressusciter le sentiment national et de rappeler qu'une patrie construite avec tant de sacrifices doit être préservée, par dessus les intérêts des partis. La formation d'une conscience nationale est, pour lui, une nécessité ; pour atteindre son objectif, il déforme en partie le passé historique et idéalise la masse paysanne qui a contribué à le créer.

Joselyn PINO CHERONI-FERNANDEZ

Professeur Agrégé à l'Université Paris IX-Dauphine

